félix 127

opéra en 3 actes





FÉLIX,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

EN PROSE ET EN VERS, MISE EN MUSIQUE.

Représentée devant LEURS MAJESTÉS, à Fontainebleau, en Novembre 17[illegible]7.

Par M. SÉDAINE.

La Musique est de M. M***.

A PARIS,

Et se trouve A BRUXELLES,

Chez J. L. DEBOUBERS, Imprimeur-Libraire.

1793.

PERSONNAGES.

FÉLIX, *l'Enfant-Trouvé.*

MORIN, *Fermier.*

MORINVILLE, *Fils de Morin, et Militaire.*

LA MORINIERE, *Procureur, Fils de Morin.*

DE St. MORIN, *Fils de Morin, jeune homme qui se dispose à être Abbé.*

THÉRÈSE, *Fille de Morin.*

M. DE VERSAC, *Amant de Thérèse.*

M. DE GOURVILLE.

MARGUERITE, *Servante.*

LA NOURRICE.

UN TABELLION.

DES CHASSEURS.

DES PAYSANS ET PAYSANNES.

FÉLIX,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une ferme, la salle la plus honnête : il y a sur un des côtés, dans le fond, un lit, dont les rideaux sont tirés ; il y a une lampe qui brûle, et qui marque qu'il est nuit.

SCÈNE PREMIERE.

FÉLIX.

ARIETTE.

NON, je ne serai point ingrat ;
Non, dût-il m'en coûter la vie :
Hé bien, je me ferai soldat,
Depuis long-tems j'en ai l'envie.
Sans lui je n'existerois pas...
Enfant abandonné de la nature entière...
C'est lui qui me prit dans ses bras,
Qui me porta dans sa chaumière,
Qui conduisit mes premiers pas,
Sans lui verrois-je la lumière !
Sans lui je n'existerois pas :
Et je séduirois sa fille,
Je troublerois sa famille !
Dans le sein de ce vieillard
J'enfoncerois le poignard !
Non, dût-il m'en coûter la vie ;
Non, je ne serai point ingrat :
Hé bien, je me ferai soldat,
Depuis long-temps j'en ai l'envie.
Mais la quitter ! ma douce amie !

Non, dût-il m'en coûter la vie;
Non, je ne serai point ingrat :
Hé bien, je me ferai soldat,
Depuis long-temps j'en ai l'envie.

SCÈNE II.

FÉLIX, THÉRESE.

(Félix prend son bâton, et va pour sortir sitôt qu'il voit Thérese.)

THÉRESE.

Ou allez-vous donc ?

FÉLIX.

Je vais dans la forêt.

THÉRESE.

A cette heure-ci !

FÉLIX.

Qu'importe, toutes les heures à présent me sont bien égales.

THÉRESE.

La nuit.

FÉLIX.

Hé bien, la nuit.

Sans lui verrois je la lumière ? etc.

THÉRESE.

On dit que depuis quelques jours il y a des contrebandiers qui font du désordre.

FÉLIX.

Je n'ai rien à démêler avec eux.

THÉRESE.

Et vous vous en allez ?

FÉLIX.

Je le dois.

THÉRESE.

Hé, que dira mon père de ne pas vous voir ce soir à souper ?

FÉLIX.

Personne ne pensera à moi.

THÉRESE.

Personne ne pensera à toi ! Ah, Félix ! peux-tu me dire une chose aussi cruelle ? Personne ne pensera à toi ; que je suis malheureuse !

FÉLIX.

Ah ! Thérese, j'ai tort, je t'en demande pardon ; je ne le sais que trop que tu penseras à moi.

THÉRESE.

Est-ce que tu crains mes frères ?

FÉLIX.

Tu sais bien que je ne crains personne.

THÉRESE.

Pourquoi donc ne veux-tu pas rester ?

FÉLIX.

Pourquoi ? Pourquoi ? Peux-tu me le demander ? Tu veux que je sois présent à la signature de ton contrat, au repas de tes fiançailles ? Tu veux que je voie là ton futur, ce gentilhomme qui nous méprise tous, et qui ne t'épouseroit pas si tu n'avois pas une dot ?

THÉRESE.

Elle fait mon malheur.

FÉLIX.

Je pardonne à ton frère le procureur, et à ton frère l'abbé, de souffrir ses brusqueries et ses mauvaises plaisanteries ; mais ton frère l'Officier, qui porte une épée, à sa place...

THÉRESE.

Ne sors pas ce soir, attends du moins que mon père soit ici.

FÉLIX.

J'entends un de tes frères, adieu.

THÉRESE.

Est-ce que je ne te verrai pas ce soir ?

FÉLIX.

Oui, je te verrai, et nous nous parlerons peut-être pour la dernière fois.

THÉRESE.

Pour la dernière fois !

FÉLIX.

Oublie-moi, Thérese, oublie-moi.

SCÈNE III.

THÉRESE, *seule.*

ARIETTE.

QUOI ! tu me quittes, tu t'en vas.
Et tu veux que je t'oublie !

Arrache moi plutôt la vie,
Félix, je ne m'en plaindrai pas.
Quoi! tu me quittes, tu t'en vas...
Il faudra que j'y succombe;
C'est pour moi l'arrêt du trépas:
Il me semble que ma tombe
S'ouvre à l'instant sous mes pas...
Si je me jette aux genoux de mon père,
S'il ne prend pitié de notre amour,
Félix périt de la main de mon frère:
Ils lui joueront un mauvais tour.
Et tu veux que je t'oublie!
Et tu me quitte, tu t'en vas!
Arrache-moi plutôt la vie,
Félix, je ne m'en plaindrai pas.

SCENE IV.

THÉRESE, MARGUERITE, MORINVILLE.

MARGUERITE, *entre, en refourant les cheveux de son chignon sous son bonnet.*

Mademoiselle Thérese, mademoiselle Thérese, mademoiselle Thérese, faites donc finir votre frère le capitaine.

THÉRESE.

Marguerite, si vous étiez à votre ouvrage, il n'iroit pas vous chercher. [*Marguerite sort.*]

MORINVILLE.

Bonjour, ma sœur.

THÉRESE.

Bonjour, mon frère. [*Ils s'embrassent.*]

MORINVILLE.

Qu'est-ce que tu as? Tu es triste: allons, morbleu, de la gaîté; dans trois jours on t'appellera madame la baronne.

La veille du mariage,
Il la prit par le menton;
Et le lendemain Mesdames...

SCÈNE V.

MORIN, THÉRESE, MORINVILLE.

MORIN.

Mon fils, nous n'avons pas besoin ici de vos chansons de garnison, et je vous prie de vous taire: votre sœur n'entends ici que de choses honnêtes, et n'a que faire de vos sottises.

MORINVILLE.

Parbleu, mon père, elle ne sera pas toujours une grande innocente.

MORIN.

Où sont vos frères ?

MORINVILLE.

Le procureur range ses paperasses ; il a apporté des liasses de procès, pour se dissiper à la nôce : l'abbé est allé rendre ses devoirs au pasteur.

MORIN.

Peut-être auroit-il dû commencer par moi.

MORINVILLE.

Et l'amoureux de ma sœur, M. le baron de Versac, est-il arrivé ?

MORIN.

Il viendra peut être.

MORINVILLE.

Comment, il n'est pas venu ?

MORIN.

Non ; mais il a tort de tarder : depuis que les contrebandiers sont serrés de près, ils se sont faits voleurs. Il y a moins de contrebande ; mais on égorge.

MORINVILLE.

M. de Versac ne va jamais sans un fusil.

MORIN.

Ni eux non plus.

SCÈNE VI.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIERE, DE St, MORIN, THÉRESE.

(*Le procureur entre en mettant dans sa poche un sac de procès ; il est en habit de lustrine et en bottines ; une perruque nouée à la brigadiere, un des noeuds est échappé : l'abbé a sous le bras un livre in-douze.*)

MORIN.

Hé ! vous voilà, messieurs ; cela est heureux.

LA MORINIERE.

Bonjour, mon père. [*Il l'embrasse.*] J'atteste devant vous,

que vous ne pouviez m'ajourner à comparoître pour quelque chose qui me fît plus de plaisir que le contrat de mariage de ma sœur. Bonjour, ma sœur; je te fais mon compliment.

MORIN, *à l'abbé qui entre.*

Bonjour, mon fils.

DE ST. MORIN.

Bonjour, mon père : je suis assuré que le ciel bénira ce mariage : il convient à tout le monde.

MORINVILLE.

Mais, mons de la chicane, quand ma sœur aura épousé un bon et honorable gentilhomme, est-ce que tu comptes rester toujours procureur ?

LA MORINIERE.

Pourquoi non. Va, va, pour la considération, tant vaut l'homme, tant vaut l'état.

(Ici Thérese s'en va.)

DE ST MORIN.

J'entends M. de Versac.

MORINVILLE.

Allons au-devant de lui.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DE VERSAC *est un peu déguenillé, un fusil à la main.*

MORIN, *à part.*

Plus je pense à ce mariage, et plus il me déplaît.

MORINVILLE.

Bonjour, M. de Versac, vous commenciez à nous inquiéter.

M. DE VERSAC, *se retournant vers la porte par où il entre.*

Ici, blandine, blandine, venez ici ; prends garde à ma chienne, toi ; attache-la dans l'écurie. Bonjour à M. l'abbé de Saint-Morin ; bonjour la Moriniere ; bonjour mon cher Morinville. Hé bien, papa Morin, comment ça va-t-il ? Où est la fille ? Où est ma belle future, ma belle accordée comme vous dites ?

DE ST. MORIN.

Je vais chercher ma sœur.

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN TABELLION.

M. DE VERSAC.

METS-TOI là, M. le Tabellion, et fais-nous un bon contrat, si tu en sais faire : n'oublie pas de parler de la dot.

MORIN.

Vous savez ce que je vous ai dit, M. de Versac ; je ne délivre la dot que dans trois ans, si je le peux encore ; j'en ferai rente jusqu'à ce temps, puisque de tout ce que je possède, rien n'est encore absolument à moi.

M. DE VERSAC.

Eh ! oui, eh oui ; vous nous avez déjà dit cela.

MORINVILLE.

Eh ! morbleu, mon père, où allez-vous songer ?

MORIN.

C'est que tout ce bien-ci prevenant d'une somme considérable que j'ai trouvée...

MORINVILLE.

Oui, il y a mille ans.

MORIN.

Il n'y a pas le temps prescrit, et tout ceci ne m'appartient que dans le tems prescrit.

LA MORINIERE.

Eh bien, la prescription est formelle après trente ans, entre âgés et non privilégiés, article 7 de la coutume de Paris, folio 11, verset 12, édition de Rouen ; mais qu'est-ce que tout cela dit ? ce bien-ci est bien à vous.

MORINVILLE.

Et à nous ensuite, après, après...

MORIN.

Après ma mort.

M. DE VERSAC.

Ecrivez, écrivez.

LA MORINIERE.

Il seroit bien étonnant qu'après vingt-sept ans...

MORIN.

Mon fils, j'ai assez vécu pour que rien ne me surprenne.

LA MORINIERE.

Ecrivez, je suis aussi sûr qu'il ne viendra personne.

M. DE VERSAC.

Que je suis sûr, moi, que mon contrat va être fait ce soir. Allons, écrivez.

LA MORINIERE.

Ecrivez, écrivez.

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, THÉRESE.

M. DE VERSAC.

Ah, voici la belle Thérese, bonjour, charmante et future baronne. Mais quel nom, quelle qualité donnerons nous au beau-père?

MORIN.

D'honnête homme.

MORINVILLE.

Ce n'est pas là une qualité.

LA MORINIERE.

Qui est-ce qui ne l'est pas? Demandez plutôt. Il n'y a personne ici qui ne le soit.

M. DE VERSAC.

Papa Morin, n'avez-vous pas servi? N'avez-vous pas été autrefois dans le service?

MORIN.

J'ai tiré à la milice, et voilà tout.

M. DE VERSAC.

Eh bien, ancien militaire; mettez, mettez ancien militaire. Ah! belle Thérese, lorque je serai obligé d'aller à la cour, mon château ne pourra jamais être mieux gouverné que par vous; vous y aurez vos amusemens et moi les miens: voulez-vous les connoître? (*Cependant le Tabellion écrit, et de tems en tems le militaire s'approche; le Procureur dit:* mettez à la marge, serrez la ligne, on mettra en renvoi, etc. *Le père Morin écoute et rêve.*)

ARIETTE.

Courir les bois, courir les plaines,
Est le plaisir le plus charmant;
La trompe en main, le nez au vent,
Quand nos peines
Ne sont pas vaines,
C'est le plaisir le plus charmant,
Le plus charmant.
La nuit arrive et vîte à table;
Que le vin coule à grands flots;
Auprès d'une femme aimable,
La gaieté dicte le propos;
Mais si la belle aime le repos,

Serviteur à l'adorable,
Serviteur à l'adorable :
Laissez-nous parmi les pots,
Femme estimable,
Laissez-nous parmi les pots
Noyer la raison dans les flots
De ce jus délectable.
Courir, etc.

Voici, ma belle Thérese, voici ma petite façon de penser; dites-moi la vôtre.

THÉRESE.

Elle ne vous satisferoit pas; mais mon père, le souper est prêt, et demain on feroit ce contrat aussi-bien qu'aujourd'hui.

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh, vîte, eh vîte; allez donc : les voilà qui se tuoient dans la forêt : on crie au meurtre, à l'assassinat, des coups de fusil; c'est comme une tuerie. Allez donc, allez donc.

THÉRESE.

Ah, ciel ! ah, mes frères ! courez-y, allez-y, je vous en prie, je vous en supplie. Ah, Félix!

LA MORINIERE.

Voyons, voyons ce que c'est.

MORINVILLE.

Courons-y.

M. DE VERSAC.

Je leur mettrai trois balles dans le ventre.

MORIN.

Restez ici, ma fille.

LE TABELLION, *rangeant ses papiers.*

Mort et mariage, ma journée ne sera pas mauvaise. Mademoiselle, personne ne touchera à cela.

THÉRESE.

Non, non.

SCÈNE XI.

THÉRESE, *seule.*

ARIETTE.

Hélas, hélas! où peut-il être?
Dans cette forêt que fait-il?

Ah! s'il est quelque péril,
Il s'y jette; il n'est plus maître
De n'y pas voler: que fait-il?
Ah, grands Dieux! où peut-il être?
Et demain il veut me fuir!
Demain il part, il veut me fuir!
Si je ne peux supporter sans frémir
Un moment de crainte et d'absence
Ah, quelle sera ma souffrance!
Demain combien je vais gémir!
Demain... ah, je voudrois mourir!
Où peut-il être? que fait-il?
Dans cette forêt, etc.

SCÈNE XII.

THÈRESE, DE ST. MORIN, *entre en rachevant sa lecture, et mettant le signet.*

THÉRESE.

Eh bien, mon frère, mon frère, avez-vous vu Félix? et qu'est-il arrivé?

DE ST. MORIN.

Je ne sais; j'avois à finir une lecture que malheureusement je n'avois pu faire en route.

THÉRESE.

Quoi! vous ne les avez pas suivis? vous n'avez pas couru avec eux dans la forêt?

DE ST. MORIN.

Non.

THÉRESE.

Que vous êtes heureux de ne pas prendre plus de part à ce qui se passe!

DE ST. MORIN.

C'est ce qui vous trompe, ma sœur; personne n'a fait des vœux plus ardens pour ceux qui ont été attaqués. Où allez-vous? J'avois à vous dire...

SCENE XIII.

DE ST. MORIN, *seul.*

J'ai bien affaire d'aller me faire estropier peut-être, en courant après des voleurs.

ARIETTE.

Qu'on se batte, qu'on se déchire,
Peu m'importe ; c'est un délire
D'aller, de courir aux abois
De gens qui se tuent dans un bois
Pendant la nuit ; c'est un délire.
Quand on peut ici s'enfermer,
Ils s'en vont se faire assommer.
Chacun pour soi,
C'est ma devise ;
C'est la devise
A moi permise.
Chacun pour soi,
Voilà ma loi.
Qu'on se batte, etc.

SCENE XIV.

MORIN, M. GOURVILLE, LA MORINIERE, MARGUERITE, *entre la première en éclairant, et des domestiques, des garçons de ferme portent M. Gourville.*

MORIN.

Approchez, approchez, mettez monsieur dans ce fauteuil, apportez du vin, allumez du feu dans la chambre jaune.

M. GOURVILLE.

Ah ! grand dieu ! que je suis malheureux ! que je vous ai d'obligations ! les scélerats!

MORIN.

Buvez, monsieur, ce coup de vin ; un coup de vin remet les sens.

M. GOURVILLE, *prend le gobelet ; il tremble de toutes ses forces : il est obligé de le remettre entre les mains de quelqu'un, et de le prendre à deux mains.*

Et mon domestique ?

MORIN.

On l'apporte.

M. GOURVILLE.

Ils ont tué le postillon. [*Il boit.*]

LA MORINIERE.

Monsieur, ne perdons pas de vue ce que vous avez dit ; il faut verbaliser.

M. GOURVILLE.

Maudit pays : il semble qu'il y ait une destinée... Et où est mon libérateur ?

MORIN.

Oui, monsieur.

M. GOURVILLE.

Je ne sais pas.

MORIN.

Voulez-vous recommencer ?

M. GOURVILLE.

Non, je me sens mieux.

MORIN.

Eh, monsieur, comment vous ont-ils attaqué ;

M. GOURVILLE.

Ah ! mes amis, voilà, voilà ce qui m'est arrivé, j'ai changé de chevaux à la poste ; nous allions : je me suis endormi dans ma voiture ; j'ai été réveillé par un coup de fusil et par le mouvement de la chaise qui s'est arrêtée ; j'ai vu tomber le postillon ; j'ai sauté sur mes poistolets, mais aussi-tôt j'ai été renversé avec la chaise dans un fossé ; le choc, le hurt, la situation dans laquelle je suis tombé, tout cela m'a mis hors de défense ; les coquins m'ont entouré, m'ont saisi : ils m'ont tiré hors de ma chaise.

LA MORINIERE.

Combien étoient-ils ?

M. GOURVILLE.

Je ne sais ; ils m'ont fermé la bouche avec ce linge. [*Il le jette à terre.*]

LA MORINIERE.

Ne le perdez pas.

M. GOURVILLE.

Ils m'entraînoient dans l'épaisseur du bois, lorqu'un dieu, un homme : un ange... Quels coups j'ai vu donner d'un bâton, d'une massue qu'il avoit ; il ne portoit pas un coup qu'il n'en renversât un : ils l'ont entouré ; ils ont tiré sur lui ; il doit être blessé ; mais il les poursuit. Quel homme, grands dieux ! quel homme ! Où est-il ? Et ne le verrai-je pas ?

MORIN.

Monsieur, monsieur, vous avez bien des graces à rendre au ciel.

M. GOURVILLE.

Et à celui qui m'a délivré. Ils m'avoient lié les mains ; je ne pouvais me joindre à lui.

MARGUERITE.

Ils sont comme cela un troupiau de voleurs : depuis quelque temps ils n'en font jamais d'autre.

MORIN.

Qu'est-ce que vous faites-là ? Allez allumer du feu dans la chambre jaune, et songés à vos affaires.

M. GOURVILLE.

Dans ce pays-ci, il semble qu'il y ait une fatalité qui me poursuit. Il y a vingt-sept ans que j'y passai, il y a vingt-sept ans que j'y fis la plus grande perte.

MORIN.

D'argent ?

M. GOURVILLE.

Oui, d'argent, de tout. Monsieur, je vous en prie, avez-vous envoyé chercher un chirurgien pour mon domestique ?

MORIN.

Oui, monsieur. Et il y a vingt-sept ans...

M. GOURVILLE.

Oui.

MARGUERITE, *qui rentre.*

Vous m'envoyez allumer du feu, et il y en a.

MORIN.

Passons dans l'autre chambre, monsieur ; donnez-moi le bras.

M. GOURVILLE.

Je marcherai bien ; conduisez-moi où est mon domestique.

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MORINVILLE, *et ensuite* M. DE VERSAC.

MORINVILLE.

Je les ai poursuivis, mais le diable ne les attraperoit pas : j'ai tiré quelques coups de fusil à travers la forêt, attrape qui peut.

M, DE VERSAC.

Nos chiens sont en défaut : j'ai perdu la piste.

M. DE GOURVILLE.

Quoi ! messieurs, seroit-ce un de vous ?

M. DE VERSAC.

Oui, monsieur, c'est moi ; je vous ai vu, je vous ai délié : voilà la corde

LA MORINIERE.

Ne la perdez pas, elle est essentielle au procès-verbal.

M. GOURVILLE, *après les avoir considérés.*

Messieurs, je vous remercie.

SCENE XVI.

LA MORINIERE, MORINVILLE, DE St. MORIN, M. DE VERSAC, MARGUERITE.

LA MORINIERE.

Il l'a parbleu échappé belle!

MARGUERITE.

Allons, venez donc; on vous attend pour souper.

MORINVILLE.

Ah! te voilà, Manon; ah! je te tiens.

QUINQUE, qui commence en TRIO.

MARGUERITE.
Finissez donc, M. le capitaine,
Finissez donc:
Vous embrasser
Moi-même,
Non, non,
Il faut vous en passer;
Mademoiselle
M'appelle.
Eh bien, vous ne finirez pas?
Ahi! ahi! vous me cassez le bras.

LA MORINIERE.
Moi, je n'ai vu que leurs talons.

Ah! pour le moins une douzaine.
Laissez-le faire,
Manon.

MORINVILLE.
Non, non il faut que tu prennes
La peine
Toi-même de m'enbrasser.

Non, non, on ne t'appelle pas,
On ne t'appelle pas.

DE St. MORIN.
Mon frère, mon frère,
Mon père
Pourroit s'offenser.
Je vous conseille de laisser.

Manon; Manon,
Laisse-le faire;
Manon, Manon,
Laisse-le faire.
Il ne te tuera pas.

M. DE VERSAC.
Cinq cens pas à perte d'haleine,
J'ai couru sur ces frippons;
Ils étoient une douzaine.
Laisse-le faire,
Manon,
Sotte Manon.

(A la fin du quinque Morin paroît.)

MORIN.

Eh bien, venez-vous donc souper vous autres? Est-ce qu'il faut que je vous attende?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

FÉLIX.

ARIETTE.

Il faut, il faut que je les quitte,
Ces lieux si chéris de mon cœur;
Ces lieux que ma Thérese habite
Ne sont plus rien pour mon bonheur.
Demain ils feroient mon supplice,
Demain ils feroient mon tourment;
Je l'y chercherois vainement.
O sort! qui dès mes jeunes ans
Ne me fûtes jamais propice,
Je vous pardonnois l'injustice
Qui me priva de mes parens;
Mais quand il faut que je les quitte,
Ces lieux qui faisoient mon bonheur,
Ces lieux que ma Thérese habite,
Contre vos coups mon cœur s'irrite,
Je vous accuse de rigueur.

SCÈNE II.

FÉLIX, MORIN.

MORIN.

Pourquoi, Félix. pourquoi ne t'es-tu pas trouvé à souper avec nous? Mon gendre futur t'auroit fait bien des amitiés, je l'avois prévenu.

FÉLIX.

Votre gendre! Non, j'avois à arranger bien des choses pour mon départ.

MORIN.

Je ne peux que l'approuver, quoiqu'il me fasse de la peine: mais il est si fâcheux de ne point connoître ses parens. Ah! si tu les trouves, tu feras leur bonheur, jeune, fort, bien élevé.

FÉLIX.

Grace à vous.

MORIN.

Et à toi même ; tu étois tout disposé à être un honnête homme : je n'ai jamais eu de peine à t'inspirer de bons sentimens ; ils étoient en toi.

FÉLIX.

Et vous dites que c'est en l'année 1749 ?

MORIN.

Oui, le dix-huit mai.

FÉLIX.

Il y eut donc alors un grand désastre ! on me l'a raconté bien des fois ; mais redites-le moi encore. Quelquefois une circonstance oubliée...

MORIN.

Ah ! le désastre fut terrible. Il étoit tard, j'étois couché ; tout d'un coup j'entends un grand bruit : on crie ; la chaussée du grand étang est rompue ; il avoit fait la veille un orage affreux. Je me lève, je crie, je cours ; toute la campagne étoit submergée, les hommes, les femmes, les bestiaux étoit à la nage, les maisons étoient renversées, des granges entières, de gros arbres étoient emportés ; je passai la nuit sur la montagne : le matin, comme je traversois le chemin, je vois embarrassée dans des branches de saule une femme sans connoissance ; c'étoit ta nourrice : je la crus morte ; tu étois sur elle, tu dormois pauvre petit ! je te prends dans mes bras, tu te mets à sourire ; je te portai dans ma cabane, et j'allai chercher du secours pour enlever cette bonne femme, qui ne reprit connoissance que le lendemain, et la raison ne lui revint que huit jours après. Je n'ai jamais vu un si grand malheur. A deux lieues d'ici on trouva une dame noyée dans sa voiture, quelques jours ensuite je trouvai une valise ; mais c'est une autre affaire ; enfin on a interrogé ta nourrice plus de cent fois ; comme elle ne parloit qu'allemand, ce ne fut que long-temps après que nous sûmes qu'elle étoit du village de Harlem ; que c'étoit un grand monsieur qui avoit fait marché avec elle, qui l'a conduite à une dame qui passoit ; cette dame l'a emmenée avec elle pour te nourrir, et il n'y avoit que quinze jours qu'elle étoit avec toi, lorsque ce malheur arriva.

FÉLIX.

Et l'on n'a pu en savoir davantage ?

MORIN.

Non ; du reste, interroge-la, envoie-la chercher : elle est dans le village ; mais elle n'en sait pas plus que je ne t'en ai dit.

FÉLIX.

Ah ! père Morin, que je vous ai d'obligations ; et j'aurois été assez mal-honnête... Non, non, je ne serai point ingrat.

MORIN.

Tu ne peux pas l'être ; dès l'âge de six ans tu m'as été utile ; depuis l'âge de quinze, tu m'as toujours valu deux garçons de ferme, sans compter ta fidélité ; ainsi je ne fais tort à personne en te donnant ce que voilà dans ce petit sac.

FÉLIX.

Quoi ! qu'est-ce que c'est que cela ?

MORIN.

Quatorze années à vingt écus.

FÉLIX.

Gardez-les.

MORIN.

Non, ils sont à toi ; ma maison est toujours la tienne ; si tes recherches ne sont pas heureuses, reviens ici, tu y seras reçu comme mon enfant ; si tu l'étois, j'en serois glorieux.

FÉLIX.

Et ce paquet-ci ?

MORIN.

Ce sont toutes les hardes dont tu étois enveloppé lorsque je t'ai trouvé, un hochet d'argent avec un petit anneau d'or, de la dentelle, un ruban rouge, et le procès-verbal de ta trouvaille, fait et signé par feu notre pasteur.

FÉLIX.

Adieu, mon père ; adieu, Pierre Morin.

MORIN.

Tu n'aurois dû partir qu'après le mariage de ta petite sœur.

DUO.

FÉLIX.

Non, non, je pars; demain l'aurore
Ne me verra point ici.

Non, je n'ai point de chagrin,
Je n'éprouve aucune peine
Non, je pars demain matin,
Adieu, mon cher, mon cher, parrain.

Non, non, je pars; demain l'aurore
Ne me verra point ici.

MORIN.

Tu peux différer encore,
Pourquoi donc partir ainsi,
Ta sœur te verroit encore.
Aurois-tu quelque chagrin,
Ou quelque secrette peine ?
Dis-le moi, pourquoi demain ?
Reste ici cette semaine.
Tu peux différer encore,
Pourquoi donc partir ainsi ?
Ta sœur te verroit encore.
Pourquoi donc partir ainsi ?

SCÈNE III.

FÉLIX, MORIN, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Mon père, le Tabellion demande si le contrat sera fini ce soir; il se fait tard, il s'en iroit.

MORIN.

Non, non, demain nous verrons cela; qu'il couche ici, je vais lui parler.

SCENE IV.

FÉLIX, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Tiens, Félix, voilà ton engagement; tu n'as plus qu'à le signer.

FÉLIX.

Pour signer? La parole en pareil cas ne vaut-elle pas mieux que la signature?

MORINVILLE.

Non.

FÉLIX.

Non! ne t'ai-je pas dit que je servirois dans ton régiment, dans ta compagnie, quelques années, à ma volonté, et que peut-être y resterois-je toujours; voilà mon mot, cela suffit, je crois.

MORINVILLE.

Oui avec moi; je te connois, je n'ai pas besoin de ton billet; mais il faut que je le présente à l'état-major, et cela est indispensable.

FÉLIX.

Allons, soit.

MORINVILLE.

Tiens, signe là, c'est bien, voici trois louis pour boire à la santé du roi.

FÉLIX.

Garde tes trois louis, je n'en ai pas besoin pour desirer qu'il se porte bien.

MORINVILLE.

Allons, je te les donnerai au régiment.

FÉLIX.

Je pars demain au ponit du jour.

MORINVILLE.

Tu fais bien, et le parti que tu prends est le meilleur: élevé ici comme tu sais, tu ne devois jamais trouver à t'y établir.

FÉLIX.

Est-ce que tu penses ainsi toi ?

MORINVILLE.

Non.

FÉLIX.

Hé bien, tais-toi donc.

MORINVILLE.

Sais-tu qu'à présent tu es mon soldat, et qu'il faut que tu me respectes comme ton officier ?

FÉLIX.

Va, au régiment je ferai ce que je dois; donne-moi le billet qui doit m'enseigner la route.

MORINVILLE.

Le voilà.

FÉLIX.

Adieu.

SCÈNE V.

MORINVILLE, *seul.*

ARIETTE.

JE t'attends à la caserne
Pour te faire baisser le ton;
Courbé sous le mousqueton,
Tu verras comme on gouverne
Quiconque veut prendre un ton.
Ici combien ce garçon
Nous a fait mettre en colère;
Il avoit toujours raison,
A ce que disoit mon père,
Voyez-le, disoit mon père.
Sage, vrai, discret, sincère;
Félix ne manque jamais
A faire ce qu'il doit faire;
Et lui fier de ses succès,
Il nous méprisoit tous; mais

Je t'attends, &c.

SÈCNE VI.

MORINVILLE, LA MORINIERE.

MORINVILLE.

La Moriniere, je viens de faire une affaire excellente, je viens d'engager Félix.

LA MORINIERE.

Hé, que dira mon père ?

MORINVILLE.

Il consent qu'il parte : j'ai dans l'idée qu'il aime Thérèse, et qu'elle ne le hait pas ; mais je le tiens.

LA MORINIERE.

Et moi, je crains bien que cet homme attaqué, à qui nous avons rendu service, ne nous en rende un fort mauvais : mon père l'à interrogé, et de questions en questions... Il est presque vraisemblable que c'est lui qui...

SCENE VII.

MORIN, MORINVILLE, LAMORINIERE, DE ST.-MORIN.

MORIN.

Hé bien, mes enfans, ne l'avois-je pas dit ? Jamais il ne m'est rien arrivé de considérable, que je n'en aie eu un pressentiment.

MORINVILLE.

Quoi donc mon père ?

MORIN.

Je parie que cet honnête homme est celui à qui appartient ceci.

MORINVILLE.

Bon, ne voilà-t-il pas de vos idées ?

DE ST. MORIN.

N'allez pas croire cela.

LA MORINIERE.

Je vous jure qu'il n'y a rien de plus faux.

MORIN.

Je sais bien ce qu'il a dit : quelques mots qu'il a proférés, quelques discours qu'il a tenu, et que je vais éclaircir.

MORINVILLE.

Et si c'est lui, que prétendez-vous faire ?

MORIN.

Remettre entre ses mains tout ce que je possède.

LA MORINIERE.

Tout ?

MORIN.

Tout.

MORINVILLE.

Tout ?

MORIN.

Tout.

MORINVILLE.

En vérité, si vous n'étiez pas mon père, je ne sais pas ce que je vous ferois.

LA MORINIERE.

Et moi, ce que je vous dirois.

DE ST. MORIN.

Bon ! mon père veut rire.

MORIN.

Non, non, je ne ris point.

LA MORINIERE.

En supposant encore que ce soit lui, ce qui est faux et très-faux, vous seriez obligé tout au plus à rendre la somme trouvée.

MORIN.

Ce ne sont pas là les conditions auxquelles j'ai accepté ceci ; je vais les chercher.

SCÈNE VIII.

LES TROIS FRÈRES.

DE ST. MORIN.

PRENONS garde à cela : il le feroit comme il le dit.

LA MORINIERE.

Il faut l'empêcher ; cela nous ruineroit.

MORINVILLE.

Cela feroit manquer le mariage du baron. Ah ! le voilà. Le préviendrons-nous ?

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DE VERSAC.

M. DE VERSAC.

CHANSON.

Hé, mes amis, que faut-il donc
Pour triompher de Thérèse ?
Je lui dis :
Quand de mon cœur je vous fais don,
Etes-vous aise,
Belle Thérèse,
D'épouser un noble baron ?
Etes-vous aise ?
Mais parlez moi, répondez donc,
Etes-vous aise ?
Quand de mon cœur je vous fais don,
Etes-vous aise,
Belle Thérèse ?
Voudriez-vous m'embrasser ? Non,
Non !
Non.
Hé mais, grands dieux, que faut-il donc
Pour triompher de Thérèse ?

(Pendant ceci les frères parlent entre eux.)

MORINVILLE.

Il faut le prévenir.

M. DE VERSAC.

Que diable avez-vous donc à chuchotter entre vous autres ? Savez-vous que cela n'est pas honnête.

DE ST. MORIN.

C'est que nous sommes exposés à être fort embarrassés.

M. DE VERSAC.

Quoi donc ?

MORINVILLE.

Mon père s'est fourré dans la tête que ce monsieur, cet homme qui a été attaqué ce soir, est celui qui jadis...

LA MORINIERE.

Qui jadis a perdu la somme qu'il a trouvée.

M. DE VERSAC.

Bon, il n'y a pas le sens commun ; et quel est son dessein ?

MORINVILLE.

Non-seulement il veut la lui rendre, mais lui remettre tout ce qu'il a en propre.

M. DE VERSAC.

Diable ! cela est embarrassant ; votre sœur est bien aimable, mais cela feroit quelque difficulté.

DE ST. MORIN.

Laquelle ?

M. DE VERSAC.

Je vous le dirai ; mais puisque votre père est si délicat, ne pourroit-on pas ?... Eh, parbleu, il y a un moyen excellent.

DE ST. MORIN.

Quoi donc ?

M. DE VERSAC.

C'est de lui faire croire que c'est mon père, que c'est feu mon père qui avoit perdu cet argent. Comment étoit faite la valise ?

DE ST. MORIN.

Je n'en sais rien.

MORINVILLE.

Ni moi.

LA MORINIERE.

Mais, en ce cas-là, ce seroit à vous qu'il rendroit le bien, et d'une façon ou d'une autre nous en serions privés.

M. DE VERSAC.

Non, j'épouse votre sœur, et cela ne sortiroit pas de la famille.

LA MORINIERE.

[illegible] us ?

M. DE VERSAC.

Ah ! je vous ferai quelque avantage.

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MORIN.

MORIN.

Enfin, mes enfans, point d'humeur, je me consulte. Ah ! monsieur de Versac, vous savez...

M. DE VERSAC.

Oui ; mais cela n'est pas possible.

MORIN.

Pourquoi non ?

M. DE VERSAC.

Non, vous dis-je, 1°. Je ne le veux pas.

MORIN.

Je ne le veux pas, je ne le veux pas! écoutez, huit mois après avoir trouvé cet argent, j'allai consulter notre pasteur : voici les conditions qu'il m'inposa, qu'il me donna par écrit, et que j'ai juré d'observer.

MORINVILLE.

Voyons donc ces belles conditions.

LA MORINIERE.

Cela doit être beau.

DE ST. MORIN.

Bien édifiant.

MORIN.

Vous l'avez connu, mes enfans ; c'étoit un homme de bien.

M. DE VERSAC.

Ecoutons un bon radotage.

MORIN.

Les voici, c'est écrit de sa main.

Conditions auxquelles Pierre s'engage d'employer l'argent qu'il a trouvé, et dont il va acheter des terres.

1°. De les faire valoir en sa conscience, comme un bon métayer pour son propriétaire, comme un administrateur pour une communauté, comme un tuteur pour son pupille.

M. DE VERSAC.

Après, après.

MORIN.

2°. De faire toute perquisition, et de ne se refuser à aucune, pour retrouver celui ou celle à qui ledit bien acheté de ladite somme peut appartenir.

3°. De le rendre en entier, de le rendre en entier.

MORINVILLE.

Nous entendons.

MORIN.

De le rendre en entier, et sans nulle retenue, à celui qu'il reconnoîtra en être le propriétaire, lequel propriétaire doit se contenter dudit bien, tel qu'il se comportera lors de sa remise, quand même il seroit de moindre valeur que la somme trouvée, et s'il l'excède, j'exhorte ledit propriétaire à récompenser le métayer, suivant les soins qu'il en aura pris, et à lui en laisser la conduite, s'il est homme de bien et craignant Dieu.

4°. Ledit Pierre chargera ses héritiers des mêmes conditions, à moins qu'il n'y ait trente ans et plus qu'il possède ledit bien.

LA MORINIERE.

Oui ; mais il y a cent ans.

MORIN.

A moins qu'il n'y ait trente ans et plus qu'il possède ledit bien, et il n'y en a que vingt-sept, vous le savez; à moins qu'il n'y ait trente ans et plus qu'il possède ledit bien, sans nulle apparence de révendication : et alors je crois qu'il est permis d'en disposer comme de chose à lui appartenante. Hé bien, qu'en dites-vous ? Dois-je respecter cela ?

M. DE VERSAC.

Moi, je ne connois de respectable que les dettes du jeu.

MORINVILLE.

Je dis que cet acte est nul, il n'est pas signé.

LA MORINIERE.

Ni daté.

MORINVILLE.

Mon père, je vous conseille de ne lui en pas parler; vous seriez cause de quelque malheur.

MORIN.

Quel malheur donc ?

MORINVILLE.

S'il reprenoit ce bien-ci, je lui ferois mettre l'épée à la main.

LA MORINIERE.

Et moi, je lui ferois un procès dont il ne verroit jamais la fin : nous avons une loi précise et formelle, qui vous décharge de ces conditions, la loi *de partibus inventis*.

M. DE VERSAC.

Et s'il n'y en a pas, avec des amis on en peut faire une.

DE ST. MORIN.

Sans doute, ce que dit la Moriniere est fort bien; mais je n'approuve pas la violence de Morinville, violence que cependant j'aurois peut-être, si j'étois militaire; mais il y a une probité, une droiture, un honneur qui doit faire la base de nos actions, et à laquelle il ne faut jamais manquer; ainsi, raisonnons, mon père : depuis que vous êtes établi, combien, bon an mal an, pouvez-vous avoir donné aux pauvres de la paroisse ?

MORIN.

Je ne le sais pas; le bien que je fais est la première chose que j'oublie.

DE ST. MORIN.

Combien nourrissez-vous de ménages à-peu-près ?

MORIN.

Mais quatre, cinq, six, je ne sais.

DE ST. MORIN.

Mettons-les chacun à deux cens livres.

MORIN.

Il y en a qui me rendent ; mais cela va bien là.

DE ST. MORIN.

Hé bien, c'est mille livres par an. Combien y a-t-il que vous êtes établi ?

MORIN.

Vingt-six ans.

DE ST. MORIN.

C'est vingt-six mille livres données aux pauvres ; ainsi vous avez outre-passé la somme que vous avez trouvée de douze à quatorze mille livres : allons, mon père, il n'y a pas de bon sens : le ciel bénira ce gentilhomme ; il a fait la charité.

MORINVILLE.

C'est bien.

LA MORINIERE.

C'est juste.

(Cependant M. de Versac prend l'écrit, le déchire, et le met dans sa poche.)

M. DE VERSAC.

Je vois que c'est au mieux.

MORIN.

Et moi, je vois, je vois que dans le monde, il n'est point d'état qui ne se soit arrangé avec sa conscience, et qui ne se soit fait des moyens pour se dispenser d'être juste ; au reste, voilà mes conditions ; je vous les ai lues : si ce monsieur est l'homme en question, je les suivrai, soyez-en sûrs. Où sont-elles, où sont-elles donc ? Où est-ce que j'ai mis cet écrit ?

M. DE VERSAC.

Quoi ! ce papier !

MORIN.

Oui.

M. DE VERSAC.

Ce papier qui étoit là !

MORIN.

Oui.

M. DE VERSAC.

J'en ai fait des bourres pour mon fusil ; il est inutile.

MORIN.

Monsieur de Versac, vous auriez bien dû n'y pas toucher : heureusement je le sais par coeur ; mais ce monsieur est resté presque seul.

DE St. MORIN.

Il est avec ma soeur.

MORIN.

Je vais le trouver.

SCÈNE XI.

MORINVILLE, LA MORINIERE, DE St. MORIN, M. DE VERSAC.

MORINVILLE.

Il ne faut pas le quitter que cet étranger ne soit parti.

DE St. MORIN.

Non, sans doute.

LA MORINIERE.

Tantôt l'un, tantôt l'autre.

M. DE VERSAC.

Demain au point du jour nos chasseurs arrivent, et nous le ferons bien décamper.

MORINVILLE.

Vas-y, St.-Morin. Ah! les voilà.

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MORIN, M. GOURVILLE.

MORIN, *porte une lumière.*

Monsieur, c'est ici votre chambre; il y a là une porte qui donne sur le verger: vous pourrez sortir par là sans passer par la maison.

M. GOURVILLE.

Je vais me jetter sur ce lit tout habillé jusqu'au point du jour.

MORINVILLE.

Monsieur, si vous aviez voulu partir aussi-tôt que votre chaise auroit été en état...

DE St. MORIN.

Elle l'est peut-être, et je vais y voir.

(De St. Morin sort.)

LA MORINIERE.

On vous donneroit des guides.

M. DE VERSAC.

Je me charge, moi, de vous en servir.

MORINVILLE.

Nous vous accompagnerons plutôt tous les quatre.

M. GOURVILLE.

Non, je vous suis très-obligé : si je ne vous incommode pas, je désire me reposer ici quelques jours, et je n'abandonnerai pas mon domestique.

MORINVILLE.

On en auroit soin.

LA MORINIERE.

Nous y veillerons.

MORIN.

Monsieur, monsieur, j'ai l'idée que personne n'a plus de droit que vous de rester ici tant qu'il vous plaira.

MORINVILLE.

Ah ! morbleu, il va lui parler.

LA MORINIERE.

Mon père, mon père, monsieur veut du repos ; si nous le laissions.

MORIN.

Vous avez raison, monsieur, je vous souhaite bien le bonsoir : ferai-je éteindre cette lampe ?

M. GOURVILLE.

Non, laisse-la brûler, vous me ferez plaisir.

MORIN.

Bonsoir, monsieur.

M. GOURVILLE.

Je vous remercie.

(*Ils s'en vont, et M. Gourville se met derrière les rideaux.*)

SCENE XIII.

MARGUERITE, FÉLIX.

MARGUERITE.

Quoi ! monsieur Félix, vous vous en allais ?

FÉLIX.

Oui, Marugerite.

MARGUERITE.

Ah, mon bon dieu, comme je sommes donc malheureuses !

FÉLIX.

Pourquoi ?

MARGUERITE.

Qu'est-ce qui nous fera danser le dimanche ? Qu'est-ce qui tuera les loups ? Qu'est-ce qui rendra service à tout le village ? Et puis mademoiselle Thérese, et votre pauvre mère nourrice. Ah ! comme nous allons être tous dans la désolation !

FÉLIX.

Thérese se marie demain.

MARGUERITE.

Ah ! oui ; c'est bien malgré elle ; c'est bien aisé à voir.

SCENE XIV.

MARGUERITE, FÉLIX, THÉRESE.

THÉRESE.

Marguerite ; laissez-nous.

MARGUERITE.

Dépêchez-vous de parler ; car c'est ici que sera la chambre de ce monsieur qu'ils ont pensé tuer : il va venir se coucher ; ainsi, si vous avez quelque chose à vous dire, dépêchez-vous ; votre fiancé est à boire avec vos frères ; je leur dirai que vous êtes dans votre chambre. Ah ! monsieur Félix lui auroit bien mieux convenu que cet olibrius de Baron, qui ne sait ce qu'il dit.

SCENE XV.

FÉLIX, THÉRESE.

THÉRESE.

Quoi ! Félix, il faut se séparer !

FÉLIX.

Il faut se quitter, ma petite soeur.

THÉRESE.

Ah ! mon cher Félix, quel malheur pour nous !

FÉLIX.

Supportons le, s'il est possible, avec fermeté.

THÉRESE.

Tu sera donc dans le régiment de mon frère ?

FÉLIX.

Je me croirai moins éloigné de toi.

THÉRESE.

Quoi! nous ne nous verrons plus!

FÉLIX.

Je te jure, ma chère petite soeur, je prends le ciel à témoin...

THÉRESE.

Ciel! qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce que tu as à la main? Tu as du sang. Est-ce que tu serois blessé?

FÉLIX.

Ne t'effraie pas, ce n'est rien. Lorsque ce soir dans la forêt, j'ai bâtonné ces coquins qui ont arrêté cet étranger, ils m'ont tiré quelques coups de pistolet, et une balle, je crois, m'a déchiré les doigts.

(*M. Gourville qui a passé sa tête en écartant les rideaux, paroit écouter et dit:*)

Ciel! c'est lui.

THÉRESE.

Je t'en prie, que je voie ce que c'est; montre-moi ta main

FÉLIX.

Ce n'est rien, te dis-je Ah! plût au ciel que je l'eusse perdue, cette main, et que je fusse à toi le reste de mes jours.

THÉRESE.

Félix, Félix, il ne m'est plus permis de vivre.

FÉLIX.

Vis en moi comme je vivrai en toi; consolons-nous avec l'idée que notre infortune conserve la paix dans la famille, la vie à ton pere, et l'honneur à celui que tu aimes. De qu'elle infamie, ma Thérèse, n'aurois-je pas eu à rougir, si j'avois abusé de l'empire que tu m'as donné sur ton coeur? On diroit, le scélérat ne s'est servi de leurs bienfaits que pour les outrager. Prends cet argent que ton père m'a donné, tu en aideras cette bonne nourrice, qui, infirme et presqu'aveugle, pourroit, si ton père mouroit, tomber dans la misère.

THÉRESE.

J'en aurai soin comme de ma propre mère; elle ne me quittera pas.

FÉLIX.

Garde moi ce paquet de hardes, il m'est inutile, puisque je suis soldat, et que je renonce à de vaines perquisitions. Eh! que m'importe ce que j'aurois trouvé: je ne veux plus tenir à rien; je te perds.

THÉRESE.

Tu me perds.

(Elle s'assied, le coude sur une table.)

DUO.

FÉLIX.

Adieu, Thérèse.
Adieu, chère ame de ma vie.
Adieu, ma sœur, ma chère amie;
Suspends tes pleurs, suspends tes cris.

Ah! mon cœur, mon cœur se déchire.
Quelle douleur! ah! quel martyre!
Deviens plus heureuse que moi.
Est-il donc un bonheur sans toi?

Notre vie eut été si belle;
A ses devoirs toujours fidèle,
Félix auroit fait ton bonheur.

Toujours près d'elle?
N'y pensons pas.
Adieu, chère ame de ma vie;
Adieu, ma sœur, ma chère amie,
Suspends tes pleurs, suspends tes cris.

THÉRÈSE.

Adieu, Félix.
Adieu, mon cher, mon cher Félix.
Ah, malheureuse que je suis.

Dis-moi, non... mais enfin... pourquoi...
Je ne sais ce que je veux dire.
Félix, sois plus heureux que moi.
Il n'est pas de bonheur sans toi.

Nos jours si remplis de douceur.

Moi près de lui,
Hélas, hélas,
Adieu, Félix,
Adieu, mon cher, mon cher Félix.
Ah, malheureuse que je suis.

(A la fin de ce morceau, ils entendent tousser sous les rideaux du lit; ils se font signe qu'il y a quelqu'un; ils s'embrassent dans le fond du Théâtre, emportent la lumière, et se séparent.)

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

M. DE VERSAC *et des Chasseurs.*

M. DE VERSAC.

A La chasse, à la chasse, à la chasse,
Suivons l'animal à la trace;
Vous qui dormez, réveillez-vous,
Suivez-nous, suivez-nous.
Un chasseur
Dormeur,
Et sans cœur,
Sans ardeur,
A la chasse n'est jamais vainqueur.
A la chasse, etc.

(Il lève les rideaux du lit.)

Ah! diable! nous faisons buissons creux.

SCÈNE II.

M. DE VERSAC, MARGUERITE.

M. DE VERSAC.

Est-ce qu'il est parti.

MARGUERITE.

Oui.

M. DE VERSAC.

Dans sa chaise?

MARGUERITE.

Non.

M. DE VERSAC.

Où est-il donc?

MARGUERITE.

Avec notre maître. Il est sorti par la petite porte.

M. DE VERSAC.

Avec le père Morin? Ah! diable!

MARGUERITE.

Ne vous fâchez pas, il est allé du côté des étangs; vous les trouverez.

M. DE VERSAC.

Et les Morins, où sont-ils?

MARGUERITE.

Dans leur chambre, à faire enrager le monde : puissent-ils y rester !

M. DE VERSAC.

Allons, enfans, du côté des étangs.

A la chasse, à la chasse, etc.

SCÈNE III.

MARGUERITE, *seule.*

Il ne demande seulement pas des nouvelles de sa prétendue. Eh mais, demandez-moi donc, ce petit monsieur de St.-Morin qui vient dans ma chambre !

ARIETTE.

Ah! qu'une fille est à plaindre,
Tout est à craindre
Pour son honneur;
Encore si tout séducteur
Ne vouloit que la surprendre
Avec un propos trop flatteur;
Mais il faut encore défendre
Et sa personne et son cœur:
On ne sait auquel entendre.
Et ce petit homme sournois,
Qui dans ma chambre en tapinois...
Qu'une pauvre fille est à plaindre,
Tout est à craindre
Pour son honneur;
Encore si tout séducteur
Ne vouloit que la surprendre
Avec un propos flatteur;
Mais il faut encor défendre,
Et sa personne et son cœur:
On ne sait auquel entendre,
Et toujours il faut défendre
Et sa personne et son cœur.
Ah! j'oublie mademoiselle Thérèse.

SCENE IV.

M. GOURVILLE, MORIN, FÉLIX *entre le premier, pour prendre un paquet qu'il a laissé la veille; il le met sur ses épaules avec le même bâton qu'il avoit; et comme il va pour sortir, M. de Gourville et Morin entrent.*

FÉLIX, *après avoir regardé le lieu.*

A Dieu!

M. GOURVILLE.

Jeune homme, vous vous en allez ?

FÉLIX.

Oui, monsieur.

M. GOURVILLE.

Où allez-vous ?

FÉLIX.

Je vais servir, je vais à l'armée.

M. GOURVILLE.

Je vous prie de m'accorder une grace.

FÉLIX.

Quoi ! monsieur, dites.

M. DE GOURVILLE

Restez ici aujourd'hui.

FÉLIX.

Je ne le peux pas.

M. GOURVILLE.

Restez ici aujourd'hui pour l'amour de moi.

MORIN.

Félix, vous ne pouvez pas refuser monsieur, et je vous en prie aussi.

FÉLIX.

N'est-ce pas aujourd'hui la noce de Thérèse ?

MORIN.

Cela n'est pas sûr.

FÉLIX.

Vous le voulez, je reste.

MORIN.

Ah ! monsieur, ce garçon-là est un homme étonnant pour la fidélité, pour le travail, pour les sentimens d'honneur : tous ces biens, tous ces champs que vous avez vus si bien cultivés, c'est en quelque façon à ses soins que je le dois.

M. GOURVILLE.

Je n'ai point vu de fermes, de terre qui rassemblât tant d'ordre, d'abondance et de richesses. Combien rapporte-t-elle ?

MORIN.

Ah ! monsieur, c'est selon : lorsqu'il y a beaucoup de pauvres, elle ne rapporte rien ; mais dans les bonnes années, et de dix il y en a sept, elle peut donner deux mille écus.

M. GOURVILLE.

Deux mille écus.

MORIN.

Oui, monsieur, ils sont à vous.

M. GOURVILLE.

Je vous remercie.

MORIN.

Vous ne m'entendez pas, monsieur, ils sont à vous. Oui, monsieur, ils sont à vous, ils vous appartiennent; oui, monsieur, tous ces biens sont à vous.

M. GOURVILLE.

Comment?

MORIN.

Par ce que j'ai appris de vous, par toutes les circonstances rassemblées, par tout ce que vous m'avez dit, que vous êtes celui dont j'ai trouvé la valise le lendemain de ce désastre.

M. GOURVILLE.

Moi?

MORIN.

Oui, monsieur, sept cent trente-trois louis d'or dans trois bourses de soie, dites-vous, cinq médailles et un cachet d'or; le voici.

M. GOURVILLE.

Oui, c'est mon chiffre.

MORIN.

J'ai acheté ce bien-ci avec votre argent; je l'ai acheté sous la condition de vous le remettre, et je vous le rends.

M. GOURVILLE.

Monsieur Morin, tant de probité m'étonne.

MORIN.

J'en suis fâché pour les autres.

M. GOURVILLE.

Ceci est bien surprenant! Mais ces terres sont beaucoup au-dessus de la valeur de ce que vous avez trouvé.

MORIN.

Je les ai achetées pour vous, tant mieux, j'en ai été le métayer, monsieur; j'ai fait le bien de mon maître.

M. GOURVILLE.

Puisque vous me remettez ce bien, je l'accepte, mais...

SCÈNE V.

MORIN, FÉLIX, M. GOURVILLE, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Vous l'acceptez, vous l'acceptez! seriez-vous assez mal-honnête après que nous vous avons sauvé la vie? Auriez-vous la cruauté de dépouiller un vieillard qui pendant trente ans, à la sueur de son corps, a travaillé pour améliorer un bien qui ne vous appartient pas, et dont sans doute vous auriez la barbarie de le chasser?

M. GOURVILLE.

Cela peut être.

MORINVILLE.

Cela peut être. Eh bien, mon père, entendez-vous, cela peut être, parlez? Monsieur, que prétendez-vous faire?

M. GOURVILLE.

Ce que je ferai?... Je sais, monsieur, ce que je ferai. Je ne sais. (*Ici Thérese paroît dans le fond de la scène, Félix la voit, et sort avec elle.*)

SCÈNE VI.

MORIN, MORINVILLE.

Duo qui continue en Trio, et finit en Quatuor.

MORINVILLE.

Je ne sais, ô Ciel, est-il possible!
Père dénaturé, vour perdez vos enfans.
O Ciel, ô Ciel, est-il possible!
Vos sermens, de plaisans sermens!
Depuis vingt ans, depuis trente ans
Vous êtes possesseur paisible
De biens à vous appartenans,
Et vous en privez vos enfans.

Vous écrasez votre famille:
Et votre fille? et votre fille?
Qu'alloit épouser le Baron.
Croyez-vous qu'il l'épouse?
Non, non, non.
O Ciel, ô Ciel, est-il possible!

MORIN.

Eh, que m'importent mes enfans,
Quand il faut remplir mes sermens?

Je suis père, je suis sensible.
Mais peu m'importe mes enfans.
Quand il faut remplir mes sermens.

Je me moque bien du Baron;
Croyez-vous donc que votre sœur, ma fille,
Ose penser comme vous?
Non,
Je suis sûr qu'elle entend raison,
Et me tiendra lieu de famille.

MORINVILLE.	LA MORINIERE. *qui survient.*	MORIN.	
	Quoi donc ? Quoi donc ?		
Il l'a dit à cet homme, et son bien qu'il lui rend, Est accepté ; le barbare le prend,			
	Il lui rend ; Il le prend.		
O ciel, ô ciel, est il possible! Père dénaturé, etc.	O Ciel, ô ciel, est-il possible, Père dénaturé, etc.	Eh, que m'importent mes enfans, Quand, etc.	
MORINVILLE.	**ST. MORIN.** *qui survient.*	**LA MORINIERE**	**MORIN.**
	Quoi donc ? Quoi donc ?		
Il l'a dit à cet homme, etc. Il le prend. Il le prend.	Il lui rend, Il le prend.	Il l'a dit à cet homme, etc. Il lui rend, Il le prend.	
O ciel, est-il possible, etc.	O ciel! etc.	O ciel, etc.	Eh, que m'importent, etc.

SCÈNE VII.

MORIN, *seul.*

ARIETTE.

IL est dans le fond de mon ame
Une voix qui me dit, c'est bien;
Aussi-tôt que l'honneur réclame,
On ne doit hésiter sur rien.
La ville et ses mœurs étrangè
Ont corrompu leurs sentimens,
Et les vertus héréditaires
Ont abandonné mes enfans.
C'est ma faute, celle d'un père
Qui leur fait quitter son métier;
C'étoit à labourer la terre
Que je devois les employer.
Je tomberai dans la misère;
Mais j'aurai fait ce que j'ai dû:
Je verrai finir ma carrière
Avec honneur, ainsi que j'ai vécu.
J'entendrai toujours dans mon ame
Cette voix qui me dit (c'est bien;)
Aussi-tôt que l'honneur réclame,
On ne doit hésiter sur rien.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, MORIN.

MARGUERITE.

Le Tabellion dit comme ça qu'il va venir, et qu'il attend que vous l'attendiez, si vous voulez l'attendre, et que si vous ne voulez pas qu'il vous attende... enfin il va venir.

MORIN, *à part.*

Que faire ?... S'il ne me conserve pas pour son métayer ?

SCENE IX.

MORIN, FÉLIX, THÉRESE.

Ceci commence en Duo entre Morin et Félix; devient Duo, entre Félix et Thérese; finit en Trio, entre Morin, Félix et Thérese.

FÉLIX.

Ne vous repentez pas, ô Pierre!
D'avoir rempli votre serment.
Vous n'étiez que dépositaire;
Vous avez tout, votre cœur est content.

MORIN.

Bien malheureux qui se repent
D'avoir fait ce qu'il a dû faire;
Je n'étois que dépositaire:
Je n'ai plus rien; mais mon cœur est content.

FÈLIX.

Je travaillerai,
Je vous nourrirai;
Je vous rendrai
Ce qu'en mon enfance
J'ai reçu de vous.
Ma reconnoissance
Trouvera bien doux
Mes travaux pour vous,
C'est ma recompense.
Jusqu'aux derniers jours qui vous sont comptés,
Soumis et fidèle,
Je veux par mon zèle
Payer vos bontés.

THÉRESE.

Nous travaillerons,
Nous vous nourrirons,
Et nous vous rendrons
Ce qu'en notre enfance
Vous fites pour nous.
La reconnoissance
Trouvera bien doux
Ses travaux pour vous,
C'est sa récompense.
Jusqu'aux derniers jours qui vous sont comptés;
Thérêse fidelle,
Saura, par son zèle,
Payer vos bontés.

FÉLIX.	MORIN.	THÉRÈSE.
Je vous servirai comme un fils,	Ah, ma fille! ah, mon cher Félix!	Entendez-vous, mon cher Félix?
Ma reconnoissance	Que n'êtes vous l'un de mes fils?	Mon père dit, mon père dit,
Trouvera bien doux	A votre reconnoissance	Que n'êtes-vous l'un de ses fils?
Mes travaux pour vous;	Je dois le bien le plus doux.	La reconnoissance Trouvera bien doux
Ils seront ma récompense.	Ce que je tiendrai de vous.	Nos travaux pour vous;
	Deviendra ma récompense.	C'est ma récompense.

SCÈNE X.

FÉLIX, MORIN, THÉRÈSE, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Félix, vous n'êtes pas parti? Vous devriez déjà être à deux lieues d'ici pour joindre le régiment. Allez.

FÉLIX.

Je ne pars plus.

MORINVILLE.

Comment! vous ne partez plus? Quest-ce que cela veut dire?

THÉRÈSE.

Quoi donc, mon frère! vous obligeriez Félix...

MORINVILLE.

Taisez-vous Thérèse, vous devriez rougir...

MORIN.

Vous êtes bien hardi, en ma présence, de lui ordonner de se taire.

MORINVILLE.

Mon père, il est mon soldat; il faut qu'il parte: j'ai son billet.

FÉLIX.

J'ai signé que je servirois à ma volonté, et je ne le veux plus.

MORINVILLE.

A votre volonté! dites à la mienne.

FÉLIX.

A la vôtre? non, à la mienne, vous dis-je: voyons le billet.

MORINVILLE.

Je ne vous dis qu'un mot: partez, ou je vous ferai enlever aujourd'hui par la maréchaussée.

FÉLIX.

Soyez assuré qu'ils ne m'emmeneront point en vie.

THÉRESE.

Quoi ! mon frère, vous oseriez arrêter Félix et priver mon père...

MORINVILLE.

Dis, te priver toi-même : tu l'aimes, et je vois clair ; mais nous y mettrons ordre, et le baron, le procureur, St.-Morin et moi... cela n'est pas fini.

SCENE XI.

M. GOURVILLE, FÉLIX, THÉRÈSE, MORIN, MORINVLLE, LA MORINIERE, LE TABELLION.

M. GOURVILLE, *à la Morinière.*

Attendez, pour dire de pareilles raisons, que vous ayez vu ce que je vais faire.

LA MORINIERE.

Voyons.

MORINVILLE.

Cela ne se passera pas comme cela.

M. GOURVILLE, *au Tabellion.*

Mettez-vous là : où est cet acte ?

LE TABELLION.

Le voici.

M. GOURVILLE.

Monsieur Morin, vous m'avez dit que vous aviez à ce jeune homme de grandes obligations, moi, je lui dois la plus grande reconnoissance : c'est lui qui m'a sauvé la vie : je lui donne ce que vous m'avez remis avec trop de bonne foi ; je le lui donne sous la condition qu'il épousera votre fille.

MORINVILLE.

Et le baron ! et le baron.

LA MORINIERE.

Quoi, Félix épouseroit notre soeur !

FÉLIX.

Vous dites, monsieur, vous dites que ce bien est à moi ? Ah Pierre, il est à vous, je vous le rends.

M. GOURVILLE.

Brave jeune homme ! (*à Morin.*) Consentez-vous à ce mariage?

MORIN.

De tout mon coeur.

FÉLIX.

Ah, Thérèse!

THÉRESE.

Ah, Félix!

M. GOURVILLE.

Belle Thérèse, y consentez-vous?

THÉRESE.

Ah, monsieur!

MORINVILLE.

Le mariage n'est pas fait.

LA MORINIERE.

Ecoutons l'acte.

M. GOURVILLE.

Lisez.

LE TABELLION.

Nous soussigné, Alexandre-Philippe de Resteinn, seigneur d'Harsein, de Leidsem, et autres lieux, marquis de Gourville, et ministre du roi dans les cours étrangères.

MORINVILLE.

Diable! j'enrage.

LA MORINIERE.

Allons doucement.

LE TABELLION.

Avons par ces présentes donné, accordé et concédé aujourd'hui et pour toujours.

M. GOURVILLE.

Au reste, l'acte est en bonne forme; il n'y a plus qu'à remplir le nom du jeune homme.

MORIN.

Félix.

M. GOURVILLE.

Son nom de famille.

MORIN.

Félix.

M. GOURVILLE.

Il n'a pas d'autre nom?

MORIN.

Non, monsieur, il n'en a pas d'autre. Félix, il ne faut pas rougir de cela, ce n'est pas votre faute. Monsieur je vous demande bien pardon, je ne l'en estime pas moins, et je suis prêt à souscrire

ce que vous voulez ; mais je vous avouerai que c'est un enfant que j'ai trouvé.

MORINVILLE.

Et qu'on a élevé ici par charité.

(Ici Félix le regarde fièrement.)

M. GOURVILLE.

Quoi qu'il soit, il ne peut que vous honorer.

MORIN.

Je l'ai trouvé le 17 mai, jour de St.-Félix, et on lui a donné ce nom.

M. GOURVILLE.

Le 17 mai : dites-vous ? et en quelle année.

MORIN.

En 1749.

M. GOURVILLE.

En 49 ; Ciel, se pourroit-il ! Non, ; non ; et n'avez-vous rien qui vous indique ses parens ?

MORIN.

Non ; mais sa nourrice est ici.

M. GOURVILLE.

Faites-la venir, faites-la venir, je vous en prie, je vous en supplie ; n'est-ce pas dans le temps même de ce désastre ?

MORIN.

Le lendemain.

M. GOURVILLE.

Et vous n'avez nul autre indice que sa nourrice ?

MORIN.

Ses petites hardes, et les joyaux qu'il avait alors, et que j'ai gardés.

M. GOURVILLE.

Voyons-les.

THÉRESE.

Ah, Félix ! si par le moyen de ce monsieur... Hé ! que sait-on ? j'espère et je crains...

FÉLIX.

Je vais la chercher.

MORIN, *qui a fait un mouvement pour aller chercher les hardes, revient.*

La voici, voici la nourrice.

SCÈNE DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA NOURRICE, *elle est vêtue en Paysanne Allemande.*

LA NOURRICE.

EH, où est-ce donc qu'est mon fils? on dit qu'il part?

M. GOURVILLE.

La mère nourrice, écoutez-moi; d'où êtes vous [illegible] quel pays? de quelle contrée? vous êtes Allemande?

LA NOURRICE.

Oui.

M. GOURVILLE,

De quel endroit?

LA NOURRICE.

De Noustorff.

M. GOURVILLE.

Qui vous a donné cet enfant?

LA NOURRICE.

Un grand homme un matin, le troisième de Mai; il me mena à sa mère qui étoit dans une voiture, et me fit partir de suite avec elle.

M. GOURVILLE.

Vous donna-t-il de l'argent?

LA NOURRICE.

Cinq louis d'or.

M. GOURVILLE.

Le reconnoîtriez-vous?

LA NOURRICE.

Je crois que oui. Eh! ne me trompai-je pas.. Abre her; mais, monsieur, n'est-ce pas vous?

M. GOURVILLE.

Regardez-moi bien.

LA NOURRICE.

Non, non, je ne me trompe pas; vous aviez un habit, un habit... Blao * ein grosses chorsels p suaé bedinté.

M. GOURVILLE.

Ia ein blaoes clae psuaé bedinté.

* Bleu, un grand cheval noir, deux domestiques.

M. GOURVILLE.

Un habit bleu, deux domestiques.

LA NOURRICE.

Aein houd mitt calt bordiret ound, ound, ound, Knop flecher ibrol to, ibrol to, ia her dar sind sie ich bins Guéviss.

M. GOURVILLE.

Ound disets ist der iongué mennech ter nem lié denu isch ivre guein habe deraem lié ?

LA NOURRICE.

Dernem lié, ia her, ia ia dernem lié dernem lié.

M. GOURVILLE.

Dern[illegible] ciel, c'est mon fils !

LA NOURRICE.

Un chapeau bordé d'or, et.. et. et.. des boutiniers par-tout; et oui, Monsieur, c'est vous, j'en suis sûre.

M. GOURVILLE.

Et c'est ce jeune homme, le même que je vous ai remis ?

LA NOURRICE.

Le même, oui; Monsieur, le même, le même.

FÉLIX.

Votre fils ! quoi ! vous seriez mon père ?

M. GOURVILLE.

Oui, mon fils, je le suis, et je n'en puis douter; c'est votre père que vous avez sauvé la vie.

FÉLIX.

Que je serois malheureux si vous vous trompiez ! Ah, Thérese.

(*Morceau de musique entre Morin et les acteurs présens, chacun suivant leurs passions.*)

MORINVILLE ET LA MORINIERE.

Son fils, son fils, son fils,
Comment, Félix seroit son fils,
Oui, s'est son fils, il est son fils.

FÉLIX.

O Ciel, je serois votre fils,

M. GOURVILLE.

Oui, oui, vous êtes mon fils.

FÉLIX.

Que je suis heureux, Ah, mon père.

LA NOURRICE.

Oui, c'est son fils; oui, c'est son fils.

THÉRÈSE, *à part.*

Que vais-je devenir ? son fils !

Son fils, son fils,
Et mais que faire,
Si c'est son père;
Je n'en sais rien:
Il rend le bien.

MARGUERITE, *à M. Gourville.*

Fuyez, monsieur, et sauvez-vous;
Ils viennent tous
Armés de fourches, de bâtons.
Tous nos garçons
Veulent que de cette maison
Vous sortiez vite; et le baron

Veut vous chasser de la maison ;
St. Morin s'est mis du tapage
Avec les femmes du village.
Ah, sauvez-vous, ah, sauvez-vous,
Ils viennent tous.

(Alors ils paroissent ; le bar
seurs et des hommes du villa
côté, à la tête des femmes.
(Ils disent c

Il faut partir
A l'instant même ;
Il faut partir,
Et du village il faut sortir.

MORIN.
Taisez-vous tous,
Point de colère ;
Approchez-vous,
Ecoutez-nous,
Point de colère.

Il faut partir ;
Monsieur, monsieur, il faut par[tir.]

FÉLIX.
Taisez-vous tous,
Point de colère ;
Approchez-vous,
Il est mon père.
Mes chers amis,
Voici mon père.

MOR[IN].
Il est son fils.

LE MARQUIS.
Oui, mes amis,
Voilà mon fils.

FÉLIX.
Je suis son fils.

(Le coeur reprend le commencement.)

MORINVILLE.
Son fils, son fils, &c.
Son fils, son fils,
Tant mieux, j'en suis bien aise.
Il devroit épouser Thérèse.

M. DE VERSAC.
Quoi c'est son fils,

LA MORINIERE.
Oui, c'est son fils.

MORINVILLE.
Bon gentilhomme, il est marquis.

FÉLIX.
Mon père, donnez-moi Thérese.

M. GOURVILLE.
Je l'ai signé, j'en suis fort aise.

THÉRESE.
Ah, Félix ! ah, que je suis aise.

Tant mieux, nous en sommes bien aise ;
Il devroit épouser Thérese.

MORINVILLE.
On veut qu'on épouse Thérese
Baron, n'ayez aucun dépit.

M. DE VERSAC.
Moi, j'en suis aise ;
Félix est un garçon d'esprit.
Nous nous verrons si c'est son fils.
Puisque le père est un marquis.
Nous nous verrons, j'en suis fort aise.

